

LE RIRE AUX ECLATS
RÉDIGÉ PAR DES POILUS
dans les tranchées
ARRIVE TOUT DROIT DU FRONT



DIRECTION: Base à l'ennemi!

Seul quotidien paraissant mensuellement

Nos manuscrits sont français... ils ne se rendent pas!

ADRESSER LA CORRESPONDANCE : Maurice DEVRIÈS, Division, Secteur postal 195.

SOUHAITS DE BIENVENUE

des barbouilleurs et écrivassiers du "Rirozécia" au 5<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs

Elhamdou lillah... Salut à vous, ô tirailleurs qui avez délaissé vos femmes bien-aimées pour accourir au secours de la Mère-Patrie saignante et de la liberté violée...

frères qui, chaque « Matin » enseigne à ses lecteurs la langue britannique, nous brûlons du désir de faire connaître aux nôtres les incomparables délices de l'idiome arabe...

François Massat

Il y a des poilus qui se plaignent de ne pas aller assez souvent en permission... que diraient-ils de leur camarade François Massat, affecté au Ravitaillement de la Division et qui n'est allé qu'une seule fois en perm. depuis 4 ans!



Comme il faut n'avoir pas bénéficié de permission sur le continent depuis six mois pour en obtenir une à destination de l'Amérique, Massat décline sa permission de détente escomptant de jour en jour le rétablissement de celles d'outre-mer et tenant, dans ce cas, à en bénéficier aussitôt sans attendre ce délai de six mois...

L'ALERTE ?..

Des mémoires d'un de nos camarades téléphoniste à la division, nous extrayons ces quelques lignes :

« Dans le silence de la nuit, la sonnerie retentit, impérative et brève. Mes pressentiments des récents jours ne m'avaient pas quitté et plus que jamais je croyais prochaine la grande offensive allemande d'où allait dépendre peut-être le sort de la France et, avec le sien, celui du Monde. Je me précipitai sur le standard et j'empoignai les récepteurs. D'une main fébrile je transcrivis le nocturne message qui était libellé textuellement comme ceci :

Colonel de G... à commandant le P. A. D. 74 1 heure du matin.

Rectificatif à ma note de service du 8 au sujet de la tenue des cantonnements. 1° A la 22<sup>e</sup> ligne mettre un point au lieu d'une virgule après « détritus » ; 2° A la 23<sup>e</sup> ligne mettre une virgule au lieu de 2 points après « s'y trouve » ; 3° A la 24<sup>e</sup> ligne mettre une virgule au lieu d'un point avant « tout homme. »

Depuis lors, je ne cacherai pas que les lus bruyantes et soudaines sonneries ne réussissent plus à me faire perdre mon scepticisme tranquille et ma souriante philosophie.

EXTRAIT DU CARNET d'un Combattant

MARDI 7 : Depuis cette nuit, la compagnie occupe l'extrémité est du plateau de V... Ici, rien à craindre des bombardements, les tranchées ennemies sont trop proches. Par contre, il y a des mines en quantité. Tout ce petit coin que nous occupons est bourré de dynamite. D'un moment à l'autre, le sol peut s'entrouvrir sous nos pieds et se refermer brusquement, après nous avoir ensevelis morts... ou vivants! Il ne faut pas penser à tout cela, mais ce n'est pas drôle!

Ah! voici les lettres! Le vaguemestre est arrivé de bonne heure, aujourd'hui. Il y a un télégramme pour Vanier, de la 2<sup>e</sup> section. Un télégramme, ça annonce toujours quelque chose de grave. Il est marié, le pauvre vieux; et il a trois enfants. Qu'est-ce qui est arrivé?

— C'est sa mère qui est morte!... Vanier ne semble pas très affecté. On ne s'émeut plus facilement après trois ans de guerre! Il explique qu'elle était bien âgée, sa maman, et malade depuis fort longtemps... Il aura trois jours de permission pour les obsèques. Tout le monde est absorbé dans la lecture du courrier. Oh! la pauvre figure désolée des poilus qui n'ont rien reçu! Quelques-uns, parmi ceux-là, relisent leurs lettres d'hier et les chiffonnent, pour se donner une contenance!... Il paraît que notre lieutenant va passer capitaine. Il paraît aussi — et c'est plus embêtant — que les Boches sont en train de creuser une mine sous notre tranchée! Mais, ce n'est peut-être là qu'un faux bruit, comme il en circule si souvent.

MERCREDI 8 : Rien à signaler. Vanier est parti ce matin. Malgré le triste motif de son départ, personne n'a pu s'empêcher de le regarder avec envie et de lui crier : « Bonne perne »... On l'a chargé de commissions, tout comme s'il allait à une noce!

La chose se confirme : les Boches travaillent sous l'emplacement de la 2<sup>e</sup> section; mais les sapeurs du génie espèrent arriver à temps pour camoufler leur mine, de sorte que MM. les Boches en seront pour leurs frais! D'ailleurs, par précaution, il est fort probable que l'on évacuera l'endroit en question dès que leurs travaux de sape sembleront terminés.

JEUDI 9 : Quelle effroyable nuit! Et quelle place elle occupera dans nos souvenirs!

Toute la 6<sup>e</sup> escouade a disparu... A 4 heures, ce matin, les Boches ont fait sauter leur mine. On ne la croyait pas avancée à ce point-là! Les sentinelles étaient aux créneaux, les autres hommes dormaient dans les abris...

Ils sont morts, tous, écrasés, brûlés ou enterrés. L'explosion a été formidable et nous a jetés à terre, nous qui étions pourtant à plus de cent mètres à droite.

Les Boches ont fait suivre cet « exploit » d'une attaque locale qui a dû leur coûter cher, pour ne leur donner aucun résultat.

En attendant, il ne reste plus personne à la 6<sup>e</sup> escouade! Plus personne? Comment? Mais si, au fait, il reste quelqu'un! Et Vanier, qui est parti hier?

Eh bien! il peut dire qu'il l'a échappé belle, celui-là! Je vois encore la place qu'il occupait, dans la tranchée, avant son départ : juste au centre de la 6<sup>e</sup> escouade, par conséquent, au beau milieu de l'endroit où la mine a sauté!... Nul doute que, présent, il eût été enseveli comme tous les autres... Et je songe que c'est sa mère, en

mourant, qui lui a sauvé la vie!... Cette idée me trouble infiniment. Ne faut-il voir en cela qu'une simple coïncidence? Non, le hasard, la fatalité ne réussissent pas aussi parfaitement les choses que Je tafonne. Je bégaie le mot de Providence, qui ne me paraît pas non plus résoudre la question.

Cette vieille maman qui, en s'éteignant, prolonge l'existence de son fils dont elle devient mère en quelque sorte une seconde fois, n'est-ce pas là le plus frappant symbole de l'amour et de l'instinct maternels?

Il est quelqu'un, du moins, qui partagera sûrement cette opinion : c'est Vanier, quand il saura...

Le calme est revenu. Tout est rentré dans l'ordre. Il paraît que nous serons relevés ce soir... ou demain.

ROBERT VESDIER.



— Quel est le cochon qui t'a f... tu cette chienne? — C'est toi, chif.

Le Chien de la Division

PATAUD

« Etait « poilu » même avant la guerre. Malgré les fatigues est toujours « en chasse »... aux lapins, perdrix, rats, etc... Son quartier général ce sont les cuisines; il ne les quitte que pour suivre son patron le cycliste Payarolla qui lui fait bouffer... des kilomètres sans aucune restriction! Possède une payse à Saint-Hil... il la trouve Sybelle qu'il lui a laissée de nombreux souvenirs à quatre pattes qu'elle conserve précieusement : c'est d'ailleurs une chienne de garde! D'une fidélité relative, il a donné plus d'un coup de caniche dans le contrat... »



Pendant les bombardements, fait preuve d'une bravoure exemplaire mais seulement quand il est en service commandé; s'il ne l'est pas, il témoigne au contraire d'un instinct de conservation rare et dès le premier éclatement va se blottir dans le fond du plus profond abri.

Toujours prêt à se dévouer pour les poilus qu'il adore, il est extrêmement batailleur avec ses confrères, il leur cherche continuellement noise et mérite à cet égard qu'on dise de lui : « Ce Pataud a un caractère de chien! »

الحمد لله وحده
لا اله الا الله و محمد رسول الله
السلام عليكم يا لتيزايور متاع المنفيم رجبان عليكم
الصالة الله العظيم يا المسلمين تخليوا في بلادكم النساء
متاكم و تجيوا في القرية و تشكوا العرائسة الكبيرا
السلام عليكم اولاد الحيام و الدواير عندكم القلب و الحق
و كهر بالصيف تخليوا الالمان عند في بن عمه
راكم في رجال الفوة تجيبونا القرصة و الدخان متاع بلاد
الجزاير صحت الله يدرككم في الجند العضية الحوايج الي تعطونا
الي و سمعوا يا اولاد بلادك كوك الناس
متاع ذاك الجرنال ما جربوا البلاد متاعنا في زسهر مايشو
هوشي البحر ال زرف و السماء الزين كالجنت و الضوء و
السمش و الكيب و بلاد الشيع في الصحراء و الجراير و
فسنطينة و واهران و مستغانم و كلشتر متاعنا اة يا بلادنا و
فتاش نرجعوا ليك و تشوبوك اة يا العرب و القبائل تتعجبوا
مليه من اليايم الي جاتوا بالراب عند كل ماتوا
مسكين في القرية لركن العرائسة ماتتسي منعم و
يو قاهر الله الحف عندنا الكدبة عند الالمان بالصيف
فريب نك خلوا تحت العريشة بالعية الحمد لله
نرجعوا في بلاد الجزاير و نلعنوا عيد كبير و نضربوا
البارود و العلام من متاع العرائسة كبير في السماء
الا يا القمر في الليل و الحال داجي متاع زمان السابق
ا اة يا نساع ن
و السلام على الغاري و المستمع عسكري متاع منفيام
رجبان السلام عليكم برفوا بالسلامة في النعمة و في
كرامة العدو و السلام

DE LA Défensive Opiniâtre

A LA

VICTORIEUSE OFFENSIVE

« L'ennemi doit ignorer nos desseins. Il faut toujours rechercher la surprise. Être le plus fort là où l'on attaque, voilà le secret de la victoire. »

NAPOLÉON.

« Ceux qui sauvèrent de l'invasion allemande la forêt de Villers-Cotterets ont permis d'accumuler, sous ce masque impénétrable, de grandes forces ignorées de l'ennemi. Ils furent les camoufleurs idéals, les ouvriers prévoyants de notre Victoire libératrice du 18 juillet : ils ont bien mérité de la Patrie ! »

GÉNÉRAL C...

Chez nos Artilleurs

Si dans la bataille moderne tout comme autrefois, l'infanterie conserve la tâche la plus rude et la plus glorieuse qui lui a valu le nom de reine des batailles, l'artillerie en est devenue l'auxiliaire précieux et indispensable.

Dans l'attaque l'artillerie détruit l'obstacle actif ou passif qui peut être une entrave à l'avance de l'infanterie, puis en protège la progression en l'accompagnant de ses feux ; dans la défensive, elle dissocie par ses effets puissants, les masses ennemies qui s'avancent et forme par ses batteries, un rideau protecteur en avant de nos troupes.

Pendant la bataille qui commença le 27 mai au nord de Soissons et se termina sur les hauteurs de la forêt de Villers-Cotterets, la tâche dévolue à l'artillerie de la division fut particulièrement ardue.

Le front de bataille était bien vaste et le nombre de canons dont disposait la division bien réduit...

Nos artilleurs divisionnaires durent faire des prodiges.

Les merveilleux petits 75 et les puissants 155 crachèrent leur mitraille à pleine gueule sur le boche, pendant 10 jours et 10 nuits.

Contraints à de multiples déplacements par suite de la poussée ennemie, l'artillerie de campagne et l'artillerie lourde firent preuve, en toutes circonstances, des plus belles qualités manœuvrières. A maintes reprises on a pu voir des groupes après avoir tiré à vue jusqu'au dernier moment sur les vagues d'assaut, quitter leur position sous le feu des mitrailleuses ennemies et évoluer avec calme et maîtrise, comme au champ de manœuvre, pour aller occuper de nouveaux emplacements.

Une page entière de ce journal formerait un cadre trop étroit pour relater les actes individuels de bravoure qui ont marqué dans tous les groupes de l'artillerie divisionnaire les dures journées du 27 mai au 5 juin. Bornons-nous à relater très rapidement quelques faits collectifs.

Dès l'aube, toute l'artillerie vient se placer en position d'attente au nord de l'Aisne entre Soissons et Condé, où elle se trouve en entier le 27 à la pointe du jour.

Dans la journée du 27, mise en batterie en plein jour, et découvert sur des positions non organisées. Tout est prêt de très bonne heure dans l'après-midi et l'on ne tarde d'ailleurs pas à ouvrir le feu.

Le 28, c'est après la bataille qui a débuté dès l'aube, la traversée difficile de l'Aisne. Le 1er groupe du 25e (commandant Phelion) se retire sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie ennemie, pour prendre une position au nord de Soissons : position qu'il n'évacuera qu'assez tard dans la soirée et il doit aller traverser l'Aisne au pont de Pommières, tous les ponts de Soissons et ceux en aval ayant sauté.

Le groupe d'artillerie lourde (commandant Garnier) qui a pris rapidement position sur les hauteurs au sud de l'Aisne, protège, par ses tirs, le repli de nos derniers éléments d'infanterie.

Les journées suivantes, nos batteries défendent avec acharnement la ligne de la Crise, puis le plateau de Chaudun ; après avoir pris position au sud de Berzy-le-Sec, puis à hauteur de Chaudun, ferme Cravançon, ils viennent se placer dans la région Beuville-Vertefeuille.

Le 2e groupe du 25e exécute un repli particulièrement brillant après avoir tiré à vue sur les tirailleurs ennemis s'avancant au nord de Chaudun.

La prise par l'ennemi des hauteurs de Villers-Hélou oblige nos batteries qui se trouvent en pleine vue de flanc et de derrière à exécuter, le 31 mai, de nouveaux déplacements. Elles viennent se placer en lisière de forêt au nord de Vertefeuille.

Le 2 juin, l'infanterie de la 74e D.I. devant venir en deuxième position, l'artillerie est mise à la disposition d'une division voisine et exécute un mouvement vers le nord ; mouvement qui est arrêté en cours d'exécution, par suite de l'engagement inopiné de la division en lisière de la forêt de Villers-Cotterets. Toutes les batteries reviennent à vive allure, donner leur appui à la 74e, en prenant position dans la région de Puisseux, d'où elles ouvrent le feu dans la soirée.

A partir de ce moment et jusqu'à leur relève, nos batteries exécutent des tirs de concentration violents dans le ravin de Longpont-Chavigny, contribuant par la rapidité du déclenchement et la précision de leur tir, à la conservation de la lisière de la forêt de Villers-Cotterets. Les prisonniers faits dans cette région attestent, une fois de plus, qu'il ne faisait pas bon sous les obus français.

Lorsque l'infanterie de la division est relevée, les artilleurs restent, encore pendant quelques jours dans la bataille, en attendant que la nouvelle division ait pu amener son artillerie en ligne.

Ils furent relevés entre le 6 et le 8 juin. Après avoir été reconstituée en hommes et en matériel, l'artillerie divisionnaire, à la suite d'un court repos, remonta en secteur prête à jouer, demain, avec un semblable esprit de dévouement, le rôle qui, de nouveau, lui sera dévolu par les circonstances.

Capitaine X.

Au moment où notre victorieuse contre-offensive vient de nous permettre de reconquérir le terrain perdu lors de l'offensive allemande du 27 mai au 4 juin, le sacrifice de ceux qui, par leur résistance héroïque, endiguèrent d'abord, puis arrêtrèrent la ruée ennemie, apparaît dans toute sa grandeur. Si l'ennemi avait pris pied dans la forêt de Villers-Cotterets, s'il s'était emparé de ce massif qu'il eût vite transformé en une véritable forteresse, comment notre contre-offensive aurait-elle pu se déclencher dans les conditions de surprise et de rapidité qui ont assuré sa réussite ?

Le suprême effort qui nous permit d'arrêter les Allemands aux limites des plateaux de Soissonnais, porta donc en lui le germe de notre contre-offensive victorieuse. Une volonté soudaine pouvait ainsi, dans le plus grand secret, transformer cette lisière en une immense place d'armes d'où prendraient leur élan, s'il en était besoin, des assauts inattendus. Les faits ont confirmé cette hypothèse. Partie de ce front propice, six semaines plus tard, l'attaque put se dérouler de façon favorable, atteindre rapidement les abords de Soissons et réaliser une menace directe sur les communications de l'adversaire, menace qui a provoqué son mouvement de repli.

Aussi la 74e division a-t-elle une large part dans la victoire d'aujourd'hui puisque c'est grâce à son héroïsme que l'effort de l'ennemi est venu mourir aux frontières de l'Inde-France et lorsque le 3 juin, la division quittait ces lieux où elle laissa tant de siens, elle avait conscience que son sacrifice n'avait pas été inutile. Les événements lui ont prouvé depuis qu'aucun ne fut plus grand et plus fécond.

Dans les grands mouvements de flux ou de reflux qui, sur de larges fronts, agitent des armées entières, la valeur d'une unité prise isolément se distingue à la façon dont elle remplit la mission particulière qui lui est assignée ou que son initiative lui dicte, en considération de la situation générale. Sa mission, la 74e division l'a remplie avec un rare mérite et des qualités exceptionnelles comme en témoigne cet exposé, malheureusement très sommaire, des événements auxquels elle a pris part du 27 mai 1918 au 3 juin suivant.

Retirée de secteur depuis le 15 mai et en route vers l'ouest, la 74e D. I. se trouvait, le 26 mai, dans la zone d'Osly-Courtill quand elle recevait de l'armée l'ordre d'être rassemblée pour le lendemain à 3 heures du matin dans la région de Crouy-Bucy-le-Long, en arrière de la 61e division.

De 4 heures à 5 heures, le 27 mai, tout le front de la VIe armée subissait un bombardement d'une violence inouïe. A l'aube, des masses considérables d'infanterie s'élançaient à l'assaut des positions françaises et les submergeaient.

Vers 9 heures, la 74e D. I. reçoit l'ordre d'occuper la 2e position de Condé-sur-Aisne à Margival, avec extension peu après jusqu'à Celles-sur-Aisne inclus et de se mettre en état de la défendre. Le même jour, par suite de la progression rapide de l'ennemi sur le front tenu par la 61e division, cette seconde position devient le front de combat.

A la tombée de la nuit, une attaque brusquée entre Margival et le château de Quincy échoue complètement sous nos feux. Une seconde attaque parvient à prendre pied dans nos premières lignes.

Les Allemands poussent ensuite en masses profondes, en prenant comme axe de leur mouvement la route Soissons-Mauheuge. Cette attaque est arrêtée en avant du Pont-Rouge. Toute attaque sur le reste du front et en particulier entre la ferme de Chimy et l'Aisne est repoussée.

Ordre est donné au bataillon de réserve de la D. I. de s'engager pour rétablir la situation, mais, en raison de l'importance des effectifs d'attaque, ce bataillon n'est plus employé qu'à stabiliser la ligne.

Ainsi donc, voilà notre infortunée division jetée, entre deux étapes, sur un front de 9 kilomètres et tenue tout à coup de la défense contre des forces ennemies considérables déferlant sur elle dans une proportion de « cinq contre un ». (Déclaration de M. Clemenceau à la Chambre.)

Une digue construite pour s'opposer aux débordements d'une rivière serait impuissante à contenir les fureurs d'une mer démontée.

Dans cette lutte à mort engagée contre l'Allemand, nous ne nous pas handicapés seulement par la disproportion excessive des forces en présence, mais aussi par la largeur d'un front nullement préparé à recevoir un assaut gigantesque sur l'issue duquel l'ennemi fondait ses abominables espérances.

Si l'on ajoute à ces considérations essentielles le fait que nos troupes ignoraient totalement ce secteur, faute de reconnaissances préalables, on se demande comment la 74e division, jetée soudain dans ce formidable chaos d'hommes et de matériel accumulés par surprise, ne s'est pas volatilisée en quelques heures et qu'en dépit des coups puissants et redoublés de l'ennemi, son histoire puisse porter sur près de sept jours... plusieurs siècles !

Le lendemain matin, vers 6 heures, une attaque, précédée d'une violente préparation d'artillerie, recommence sur l'ensemble du front de la division. Profitant de sa supériorité numérique grandissante, l'ennemi tente nettement de déborder la D. I. et de la cou-

per en deux par une attaque centrale. En raison de l'étendue du front, des vides se produisent et, peu à peu, les différents bataillons se transformant en îlots de résistance manœuvrant au mieux pour éviter l'enveloppement et la destruction totale.

Dans le cours de la matinée, la D. I. reçoit quelques renforts en artillerie et infanterie. L'artillerie de la 1re division reçoit comme objectif éventuel, le ravin de Chivres, mais, dans l'impossibilité où elle se trouve de savoir ce qui s'y passe, elle n'agira pas.

Il faut ouvrir ici une parenthèse. En dépit de la supériorité réelle de l'aviation alliée, nous ne trahirons aucun secret en écrivant que, pour parfaire le bénéfice de leur attaque-surprise, les Allemands avaient amené leurs meilleures escadrilles qui furent, ces jours-là, maîtres du ciel. Volant à ras de terre, mitraillant les rassemblements et les convois en marche, interdisant l'accès de leurs lignes à celui de nos aviateurs qui tentait isolément cette entreprise, nous avons durement souffert, en ces heures critiques, du manque de renseignements sur les positions de l'ennemi et sur ses mouvements d'arrière-front.

La pression de l'envahisseur augmente encore d'intensité dans le début de l'après-midi. Le colonel Rolland qui commande la D. I. et son état-major parviennent à quitter le fort de Condé au moment où les Allemands en grimpent les pentes. D'autre part, le progression de l'ennemi sur le front de la division qui combat à notre droite s'accroît dangereusement. La Vesle paraît être fran-

chise, avec la foi de 1914 et l'expérience de 1918. Sans doute, les fatigues de trois jours et de quatre nuits de fièvre, de lutte et d'insomnie ont-elles amoindri leur belle vigueur physique, mais, au vit éclat de leur regard qui brille, on devine aisément que, sous l'enveloppe fourbue, l'esprit du Devoir et le Moral sont intacts.

De la division resplendissante qui défilait peu de jours auparavant à Braisne, il ne reste plus, hélas ! que des tronçons épars, des bribes mutilées. Ces « glorieux débris » démesurément grandis par la beauté du sacrifice et qu'un moral digne de leurs exploits illumine, ce sont eux encore qui vont user les furieux assauts d'un ennemi surpris par une aussi stoïque résistance. Et ce sera, certes, la plus émouvante phase de ces journées pourtant fertiles en beaux exploits.

A partir de 4 heures, ce jour-là, les Allemands tentent un vigoureux effort sur le 299e qui défend la croupe au sud de Berzy-le-Sec et le fait reculer. Le général prescrit à ce régiment de rejeter l'ennemi au delà de la voie ferrée : en même temps, il donne l'ordre au 71e B. C. P. de se porter sur la crête entre Léchelle et Chazelle. La contre-attaque du 299e, puissamment appuyée par une charge de l'escadron divisionnaire, donne de bons résultats : l'ennemi est violemment rejeté en arrière, abandonnant des prisonniers, notre ligne est reportée à la voie ferrée, la situation de ce côté est rétablie.

L'entrée en ligne du 7e Tir. sur la gauche



chie par lui. La situation de l'aile droite de la division devient critique, le général décide d'en replier légèrement la ligne et de tenir très solidement la vallée de l'Aisne de manière à éviter que la D. I. soit décollée de la direction de Soissons. Des ordres sont donnés pour détruire les ponts de Condé, de Missy-sur-Aisne et l'estacade du chemin de fer entre Missy et Sermoises.

Les attaques ennemies redoublent sur l'ensemble du front. Les chasseurs de droite, débordés par la gauche et pris à revers, sont obligés de s'ouvrir un passage dans la direction de Chivres et de Missy-sur-Aisne. Le gros du 230e se dégage sur le plateau de Vregny, mais son bataillon de droite subit de très lourdes pertes. Le 299e R. I., moins pressé, recule pied à pied dans la direction de Sous-la-Perrière. L'ennemi, arrivé sur ces hauteurs, pousse vers Crouy qu'il atteint vers la fin de l'après-midi.

Ce n'est pas uniquement parce qu'elle a devant elle des forces supérieures que la division cède du terrain en combattant, une autre cause — dont on vérifiera malheureusement la fréquence au cours de ces notes hâtives — a nécessité parfois aussi l'ordre de repli. Dans la guerre de mouvement, l'action d'une unité est subordonnée, jour par jour, parfois même heure par heure, à la position des unités contiguës. Dès l'instant où la progression de l'ennemi s'accroît sur la division qui combattait à notre droite, comme il est relaté ci-dessus, force nous était d'effectuer un mouvement rétrograde pour éviter l'enfermement.

Le lendemain matin, le 11e C. A. annonce l'arrivée de la division marocaine qui s'établira sur le front compris entre la Montagne de Paris et Berzy-le-Sec. La 74e D. I. s'installe sur les hauteurs de Belle-Billy-sur-Aisne, mais la pression de plus en plus forte des Allemands ne permet pas de maintenir cette ligne, l'ennemi débordant la droite de la division par la vallée de la Crise. Le commandement envoie l'ordre de repli sur la rive gauche de cette rivière, le 259e exécute cette manœuvre avec une facilité relative, mais le 230e doit livrer bataille pour en forcer le passage.

Dès que les unités sont en place, le général précise leur dispositif et leur mission, mais la progression de l'ennemi sur la droite du 11e C. A. semble continuer. Vers 19 heures, l'ennemi débouchant des bois sud de Villéblain, se serait emparé de Taux, aurait abordé Tigny et progressé également dans la région de Charenton. Ces nouvelles sont malheureusement contraires dans la soirée.

Le ralliement de ce qui reste de la division s'effectue le 30, dans la région de Chaudun. Nos poilus se sont battus comme des

de la D. I. ayant amené l'évacuation de Léchelle par l'ennemi, le général de division donne l'ordre à l'infanterie d'occuper cette localité afin qu'elle soit reliée avec la droite des Marocains. Vers 16 heures, la D. M. est attaquée sur tout son front. Les éléments de tête retenant sur la crête 142-Chazelle, le commandement de la 74e division est contraint de suspendre l'opération qu'il préparait avec la division voisine (la 131e), opération qui avait pour but de reporter les lignes en avant de Vierzy.

Le 31 mai, à partir de 8 heures, l'ennemi commence une violente préparation d'artillerie sur le front Chaudun-Vierzy et plus à l'est, préparation suivie d'une attaque d'infanterie qui échoue complètement sur le front de la 74e division et ne parvient à réuser sur celui de l'unité voisine — à l'est de Montrembœuf — qu'au prix de violents combats.

A 13 heures, la division marocaine et une division du 1er C. A. font une vigoureuse contre-attaque appuyée par des tanks d'ailleurs mal orientés sur l'occupation du terrain. Cette contre-attaque ne permettra malheureusement pas de reporter le front au delà des lignes occupées par la 74e division. L'amertume que nous cause l'échec des deux divisions envoyées en renfort est un peu atténuée, avouons-le, par notre orgueilleux esprit de corps... nous aurions préféré tout de même, enregistrer une belle avance !

La nuit du 31 mai au 1er juin est calme, mais, à l'aube, on apprend que la 131e division cède peu à peu dans la région de Villers-Hélou. Notre commandement décide d'occuper solidement le ravin de Chaudun en prévision de la chute possible du saillant de Vierzy. Dans la région de Vierzy-Léchelle, les attaques ennemies reprennent : notre 259e tient bon. Le 71e B. C. P. reçoit l'ordre écrit du colonel commandant le 273e régiment de l'appuyer pour rétablir la situation du côté de la Tour de Vierzy. Notre bataillon de chasseurs remplit sa mission avec une extrême vaillance et un succès complet : la situation est rapidement consolidée. Nous extrairons, à ce propos, d'un rapport officiel, cette suggestive image : « La 74e D. I. aura servi aux unités voisines de bouée de sauvetage. »

Cependant, dans le courant de la journée, Vierzy, tenu par des éléments de la 131e division, tombe aux mains des Allemands. C'est vers ce moment que le corps d'armée prescrit de regrouper l'infanterie de la division à la lisière de la forêt de Villers-Cotte-

rets, les troupes devant être prêtes à reprendre aussitôt les armes si la situation le réclamait.

Au lever du jour, le 2 juin, toute l'infanterie de la D. I. se trouvait ainsi rassemblée aux environs de la ferme de Verte-Feuille, lieu qu'on célébrait, en des articles dithyrambiques, tous les grands quotidiens de l'arrière.

Les troupes sont-elles parvenues au terme de leurs souffrances, vont-elles prendre enfin un repos réparateur ? Il n'en est rien : de fâcheuses nouvelles arrivent. On apprend d'abord qu'à la suite d'une forte attaque prononcée par les Allemands sur tout le corps d'armée, Vauxcastille, débordé par le Nord, est pris... on apprend ensuite que l'ennemi progresse sur le plateau de Beuville, qu'il force, d'autre part, le passage de la rivière entre le moulin de Villers-Hélou et Longpont. Cette localité tombe entre ses mains. Une brèche importante apparaît entre la 51e et la 131e D. I. On voit arriver dans la forêt un mélange d'unités en retraite appartenant à quatre ou cinq régiments différents. L'artillerie rend compte que, l'infanterie dégageant son front, elle commence à amener les avant-trains... La minute est angoissante.

Le général commandant la 74e division, voyant le danger, décide de jeter ses unités, à peine rassemblées, dans la brèche pour la boucher.

Peu après, les « glorieux débris » de la division seront engagés en premières lignes dans cette zone dont la conservation est essentielle à notre sauvegarde.

En effet, la pénétration allemande dans la forêt ne constituerait pas, à un tel moment — comme ce serait le cas sur un front stabilisé — un incident purement local, elle emprunterait son ampleur au caractère mouvant du front et le péril en serait naturellement décuplé.

Mais voilà qu'on annonce une attaque imminente... Il va falloir résister coûte que coûte, gagner du temps, se faire tuer sur place, laisser aux renforts la possibilité d'arriver et d'agir. Le commandement prend un ensemble d'importantes et minutieuses mesures.

Le lendemain, vers 6 heures, comme on s'y attendait, l'ennemi déclenche une furieuse attaque appuyée par des minenwerfer, sur la droite de la division. Deux fois l'assaut est dirigé contre nos lignes et deux fois il est repoussé. Une nouvelle attaque, d'une puissance égale, est lancée par l'ennemi sur le front du 299e. A son tour, elle subit un échec complet.

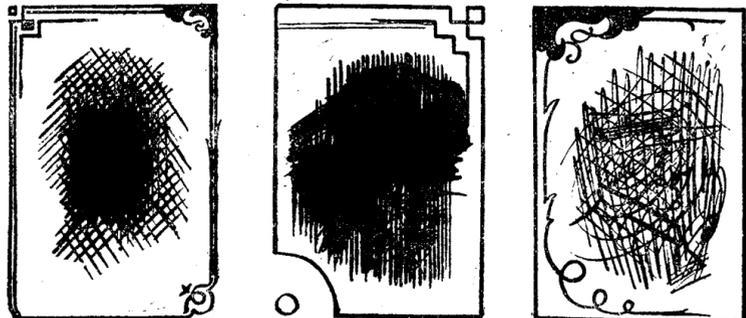
Le sort en est jeté : nos troupes, farouchement cramponnées sur le sol qu'elles défendent, électrisées par une proclamation qui exalte leur énergie et force leur élan, se battent jusqu'au bout avec un mépris complet de la mort et légueront à celles qui viendront les relever le 3 juin, l'intégrité de la lisière de la forêt... C'est fini !

Dans les cépages de hêtres, à l'ombre des grands bois, de ces bois centenaires qui s'épanouissent sous la tiède caresse d'un été tout proche, nos poilus auront cueilli, teintée par leur sang, une moisson de gloire... Mais la grandeur et la portée de cette action finale ne doivent pas demeurer confuses dans l'esprit de nos soldats, il faut qu'ils apprécient, comme elle le mérite, leur œuvre de salut. Ainsi auront-ils mieux encore conscience de leur valeur et verront-ils s'accroître en eux cette confiance qui est, aux heures laborieuses de la paix comme aux instants décisifs de la guerre, à l'origine de tous les succès.

Pour atteindre ce but, comment mieux terminer ces lignes qu'en rappelant la phrase du général C... déjà inscrite en exergue de cet article et dont nos poilus reconnaissants garderont en mémoire, mot par mot, le précieux hommage :

« Ceux qui sauvèrent de l'invasion allemande la forêt de Villers-Cotterets ont permis d'accumuler sous ce masque impénétrable, de grandes forces ignorées de l'ennemi. Ils furent les camoufleurs idéals, les ouvriers prévoyants de notre Victoire libératrice du 18 juillet : ils ont bien mérité de la Patrie ! »

Les Trois "AS" de la Division



Au cours des dures journées dont on a pu lire le récit ci-dessus, un officier, un sous-officier et un soldat de notre division se sont distingués d'une façon si exceptionnelle qu'à l'exemple des Guynemer et des Fonck ils ont été proclamés « as » par leurs propres compagnons d'armes. Nous avons le plaisir de donner ci-dessus le portrait de ces combattants glorieux mais pour ne pas froisser la susceptibilité de ceux qui pourraient se croire des tirs à figurer dans ce palmier, nous avons décidé de leur faire de ratures le visage des trois « as » afin de le rendre méconnaissable.

# Deux prises d'armes

Si la bataille a son lendemain douloureux dans les cimetières militaires et les hôpitaux, elle provoque aussi des cérémonies émouvantes et fort belles.

Rendons compte ici des deux prises d'armes au cours desquelles les différents corps de la 74<sup>e</sup> D. I. ont reçu la récompense de leurs sacrifices et de leur héroïsme, au cours des combats du 27 mai au 4 juin.

D'abord la REVUE DU SERVICE DE SANTE.

La division est en réserve à l'arrière du front de la bataille. Elle se réorganise, se recompose, panses ses blessures, se prépare à de nouveaux combats. Les troupes, qui prennent part à la revue, ne sont pas de ces guerriers farouches qui ont tué à coups de mitrailleuses du Boche montant à l'assaut ou qui ont fait cracher à leurs 75 la mort jusqu'à la dernière minute, c'est-à-dire le moment où il ne reste qu'à faire sauter les pièces. Ici, c'est le domaine du brancard de la poussette, du histouri, de la piqûre antitétanique et aussi des consolations morales pour ceux qui ont la foi... et ils sont beaucoup à l'heure du grand départ !

Donc, le G. B. D., sous les ordres de M. le médecin-chef Gaudouville, les ambulances divisionnaires des docteurs Rigal et Collin, la section américaine n° 621, avec son fanion, sont rangés en carré dans un champ clos. Le Dr Theoris, médecin divisionnaire, rapidement guéri d'une blessure reçue au cours de la bataille, est à la tête de ses services.

Le général de Lardemelle, arrivé sur le terrain de la revue, passe devant les différentes formations, qui, toutes, ont eu leur part de souffrances et d'effort. La musique ouvre le ban. C'est l'heure de la remise des décorations.

Il nous faudrait disposer d'assez de place pour énumérer ici les noms de tous les décorés résumer à un mot leur citation, leur action dans la bataille. On nous excusera de ne pas le faire par souci de brièveté. Ce nous est un devoir cependant de saluer ici la croix de guerre attachée au fanion de la section sanitaire américaine commandée par les lieutenants Ribet et Westbrook. Pendant huit jours de combats, elle a été sur la brèche dans des conditions critiques, alors que la poussée boche était particulièrement violente. Evacuer les blessés, même sous les bombardements les plus sévères, est un devoir sacré. La section américaine n° 621 a rempli cette tâche sans défaillance et elle a payé son tribut à la bataille : conducteurs tués, blessés, et d'autres faits prisonniers.

M. l'aumônier titulaire Bérardier est décoré de la croix de guerre avec palme. Les vœux de la division connaissent tous cette figure de prêtre-soldat, populaire dans toutes les unités. Depuis le début des hostilités, l'abbé Bérardier a mis résolument de côté ce qu'il peut y avoir d'austère et de froid chez le prêtre, et a été un aumônier polu, qui ne craint ni les bons mots, ni les réunions gaies. Il sait parler au soldat. Mais il fait plus. Le combat venu, il donne l'exemple du courage tranquille, du dévouement absolu aux blessés. C'est un brave. Tous ceux qui l'aiment, dans la division, sont heureux de la distinction qui lui est conférée.

Il conviendrait aussi de rappeler la phyronomie des autres héros de la revue ; nous nous bornerons seulement à indiquer

les deux citations au corps d'armée obtenues par le médecin aide-major Pinard et le caporal Guilhem.

Après la remise des décorations, le défilé : qu'en dire ? — Ce fut un spectacle original. Ce n'est pas tous les jours que nos braves brancardiers font du pas cadencé. Nous nous souvenons même de cet ordre lancé, lors d'une répétition de la revue, quelques jours auparavant : « Les poussettes au pas ». Et les poussettes obéirent, dit-on !

A quelques jours de là, une cérémonie autrement vaste et imposante réunissait sur un même terrain l'ensemble des troupes combattantes de la division. Le site ne manquait pas d'allure : un vaste champ, entouré de récoltes encore sur pied avec un bois proche barré par une chaîne de collines vertes et boisées, dominant le lit de l'Oise.

Sur le terrain, les unités sont disposées en un vaste carré occupé de gauche à droite par : le personnel de l'A. L. C. divisionnaire, le Parc du génie et les deux compagnies du génie, puis le 230<sup>e</sup> R. I. ; le 299<sup>e</sup> le 5<sup>e</sup> tirailleur, enfin à droite trois batteries attelées du 254<sup>e</sup> R. A. C.

Face au centre, le général de Lardemelle, entouré de tout son état-major, après avoir passé l'inspection des troupes, procède à la remise des décorations les plus importantes : croix de la Légion d'honneur, médailles militaires et croix de guerre avec palme.

Ici encore, nous ne pouvons que signaler la nomination comme chevalier de la Légion d'honneur du capitaine Lebrat, des lieutenants Bligny, Lapierre, Mane et du sous-lieutenant Cacciaguera.

Cependant, retentit un bref commandement du colonel Rolland, qui présente les troupes au général de division. Les différentes unités s'ébranlent et vont se masser sur la droite du terrain. Un second ordre. Le défilé commence.

D'abord, les troupes à pied. Elles ne semblent plus se ressentir des durs combats livrés trois semaines auparavant avec acharnement. Les compagnies sont complétées en hommes et en mitrailleuses, l'amalgame entre les survivants de la bataille et ceux qui sont venus en renfort, est réalisé. Voilà la division reconstituée, reposée, en vue d'un nouvel effort. Puis viennent les batteries d'artillerie au trot, très en ordre également, remises elles aussi, des pertes de la bataille. Enfin pour terminer la cérémonie, l'escadron divisionnaire effectue la charge traditionnelle. Vaine parade, dira-t-on, exercice d'avant-guerre. Que ceux qui seraient tentés de sourire de tels exercices, se souviennent que la guerre de mouvements a ressuscité, qu'elle revit actuellement, et qu'aux heures les plus critiques de la retraite de l'Aisne, la charge de notre simple escadron divisionnaire a permis à notre infanterie de reprendre haleine et a sérieusement retardé l'avance menaçante de l'ennemi.

Ainsi, dans le journal de campagne de notre division, une page nouvelle est tournée, marquée d'un véritable éclat, parsemée aussi de deuils irréparables. Le destin a voulu que la 74<sup>e</sup> D. I. se trouvât là pour recevoir, dans toute sa violence, le choc du 27 mai. C'était un rôle de première grandeur. Il est permis de dire aujourd'hui qu'elle l'a rempli avec un esprit de sacrifice complet et aussi avec le maximum de succès que lui ont permis les circonstances.

JULIEN RIBOUD.



— Boyau vient de descendre sa 30... le connais-tu cet « as des saucisses » ?  
— Non... mais je connais bien l'as des andouilles !

## LETTRE A ROXANE

Il fait nuit au dehors, et j'écris sous la terre. Pour une heure, je suis paisible et solitaire, je veille. Au petit jour, nous devons attaquer. Un ennemi tenace et qu'il faut débarrasser. Le barbelé cède sous le canon qui hache. Et nous allons charger demain, à l'heure H. Et peut-être j'écris pour la dernière fois. Dans la nuit, le canon hurle. Sa grande voix annonce le prochain et sanglant sacrifice. Tandis qu'à l'horizon fusent des feux d'artifice et que le bas, très loin du pays où l'on meurt et de la foule obscure et l'énorme rouleur, Vous dormez. Vous avez vécu cette journée. Comme une autre, à de menus soins abandonnée. Sans que votre pensée aille à l'obscur soldat. Autour de qui la mort imminente rôda. Ainsi que rôtent un tigre en choisissant sa proie. Je vous écris en attendant l'obus qui broie. Parce que mon esprit ne vous quitte jamais. Et que je vous regrette et que je vous aime. Pardonnez à mon cœur il n'a pas su le dire, j'ai voulu vous cacher l'adorable martyre. Que j'en aurais, quand vous étiez auprès de moi. Vous n'avez jamais su l'incompréhensible émoi. Que me causait toujours le moindre de vos gestes.

J'adorais votre petit front et vos mains prestes. Lorsque sur le clavier vous jouiez du Chopin. Vos cheveux blonds me rendaient fou. Ce calepin où vous notiez parfois des rendez-vous futiles — J'ai pris ma part de vos recherches inutiles — Ce petit calepin, c'est moi qui l'ai gardé. Il est là. Vous m'avez quelquefois regardé. Comme un ami sincère et sans grande importance.

Avec qui l'on bavardait, avec lequel on dansait. Sans ennui, — que l'on a quelque plaisir à voir. Mais sans vous, à mes yeux l'univers était noir. Et tout s'éteignait en vous voyant, madame. Je me suis tu dix ans. Pourquoi troubler votre

vous aviez le bonheur, un mari, des enfants. Un salon. Je lisais dans vos yeux triomphants. Tant de plaisir à vivre et de noble droiture. Que j'ai subi tout seul mon aimable torture. [bla. Sans vous offrir ce cœur que tant d'amour troue et que je n'ai rien dit, trop heureux d'être là. Et de pouvoir, par votre grâce coutumière. Me baigner dans votre ombre et dans votre lumière.]

Et je suis seul, et tout cela c'est du passé. J'interromprai bientôt le billet commencé. Pour tuer et mourir. Et pourtant je vous aime. Et j'ose le crier en cet instant suprême. Où le mensonge infâme est un crime interdit. Ou par tant de périls mon amour s'agrandit. Afin que vous sachiez, vous si fine et si blonde. Que mon cœur n'aimait rien autre que vous au monde.

Que je suis prêt, joyeux, à reprendre mon sang. Pour être en votre esprit un peu plus qu'un passant. Et que, dans cet enfer de boue et de mitraille, dans le sanglant fracas de l'horrible bataille. Sous ma capote grise et mon casque sali. Le dernier de mes jours s'éclaircit et s'embellit. C'est le jour attendu des vœux : l'heure douce et cruelle, où j'ai peur que votre voix repousse. Le don de tout mon être et de tout mon amour. Et pourtant, le voici qui va blanchir, ce jour dont jamais je n'ai cru que l'aube enfin se lève. Et qu'à peine j'osais évoquer dans un rêve. Lorsque vous recevez ces mots, ne soyez pas indignée ; et lisez cette lettre tout bas ; Conservez mon secret et gardez le silence. Et si, vers vous, j'ai vu de mon amour s'élaner. Si vous tenez ma lettre en vos doigts fuselés. Les mots qui vous auront froissés, oubliez-les. Puisque, du volcan noir où le sol gronde et tremble. Vous apprendrez ma mort et mon amour ensemble.

Ch. Ab der Halden.  
(Le Sens des heures.)

## Réponses aux Lecteurs

**BALLIN, MITRAILLEUR.** — 1<sup>o</sup> L'adjudication des confettis provenant du poinçonnage des tickets de métro a eu lieu le 1<sup>er</sup> avril dernier ; 2<sup>o</sup> pour assurer l'impression de son journal, c'est la direction du Rire aux éclats qui en fut l'adjudicataire.  
N. V. 314. — 1<sup>o</sup> Ce journal s'appelle Oui ; 2<sup>o</sup> Si nous le lisons ? Non.

**SERGEANT DWILL.** — Ce n'est pas la circulaire Clemenceau n° 183.724 du 18 juillet, c'est celle n° 231.415 du 19 juillet, qui spécifie que, désormais, afin d'utiliser les aptitudes bien connues des cuisinots à recevoir et à colporter les nouvelles, toutes les circulaires leur seront adressées directement à leur roulotte, à charge par eux d'en informer les troupes dans le plus bref délai.

**ANONYME.** — C'est exact. Le capitaine X... veille scrupuleusement à ce que tous les poilus portent une cravate. Si M. Le Bargy appartenait à la division, il serait bien vu de cet officier...

**CAPORAL R...** — 1<sup>o</sup> Votre pessimisme sur l'issue de la guerre est inexcusable à présent que des légions de mouches tsé-tsé (dont la piqûre fait gonfler démesurément les corps) sont entrainées spécialement à ne piquer que les Boches qui, parvenus à un certain état de gonflement, s'envoleront infailliblement dans les airs ; 2<sup>o</sup> Non, cette découverte n'est pas l'œuvre, cette fois, de M. Turpin.

**P. YELRES.** — Ce produit à base de phosphore, qui sera employé dorénavant pour les relèves, n'est pas un aphrodisiaque comme vous le supposez. Par nuit noire, les sergents s'en appliquent une couche dans le dos qui, devenu phosphorescent, tracera aux hommes un sillage lumineux, qui évitera le fâcheux embouteillage.

**ANONYME.** — 1<sup>o</sup> Non, erratum n'est pas un métal de la famille du minium ni du radium ; 2<sup>o</sup> Présentez-vous aux élections législatives, vous me semblez avoir pour réussir toutes les qualités nécessaires.

### GENS OBÈSES

Si vous voulez radicalement maigrir

#### Suivez le Régime alimentaire

du Dr MONTBARBON  
Caporal d'Ordinaire  
du Q. G. de la 74<sup>e</sup> D. I.

### AMAIGRISSEMENT GARANTI

en Trois Mois

### TROIS ANS DE PRATIQUE

### AUCUN INSUCCÈS

## CELLES QU'ON GARDE

Nous avons reçu la lettre suivante :

Cher camarade,

Dans un de vos derniers numéros, je lis l'article « Pensées célèbres », que je vous incluis pour que vous sachiez à quoi je fais allusion relativement à mon idée que je désire vous soumettre.

(Ici se trouvait la découpeur suivante extraite du Rire-éclat.)

Ainsi que les meilleures pièces, le goudron Claouquin doit être sifflé... avant d'être appliqué ! Souvenez-vous d'Hernani.

Victor Ugor.

Je plains ceux qui n'ont pas de bronchite chronique ; ils méconnaissent le bonheur d'en être guéris comme moi en six semaines par l'Ascolaine Rivier, un produit qui m'a rendu la voix avec laquelle je chante ses louanges !

K. Rortzo.

Si mon grand-père avait connu le café Martin, La Dubarry n'aurait jamais osé prononcer le fameux apothéisme : « La France... ton café !... le camp ! »

Louis XVI.

Je n'emploie dans mes bouillons que du Sel Cérebros ; l'appétit de mes clients est meilleur, leurs notes plus... salées et c'est pour moi tout bénéfice !

Duvalle.

Toute une partie de la France est sillonnée de boyaux remplis de Boches. Ah ! si l'on pouvait, pour la débarrasser radicalement de ces éléments importuns, la purger avec des véritables Grains de Santé du Dr Frank !

Gustave R. V.

Le papier à cigarette Abadie est si fin, si léger, si vapoureux, qu'il s'en va en fumée tout comme les promesses sur papier-chiffon de mon Auguste et Vénére frère.

Sophie.

L'élégance dans les vêtements est souvent révélatrice d'une élégance intérieure et d'une sorte de distinction morale. C'est pourquoi nos clients acquièrent généralement toute notre estime.

« LA JEUNE FRANCE »,  
13, avenue des Termes.

Pour combattre l'éloquence, néfaste en temps de guerre, des avocats-politiciens, pourquoi ne leur offrirait-on pas, avant de monter « en scène » un sac rempli de délicieux chocolats Klaus ?

X...

Cette idée, la voici : Tout en écrivant des parodies amusantes sur des marques connues, vous leur faites en somme de la réclame. Vous devriez donc envoyer cet article aux maisons nommées, cela leur ferait plaisir d'une façon, et puis elles pourraient offrir ainsi une rémunération à votre journal à qui cela ferait plaisir également. Que pensez-vous de mon idée ?

Recevez, mon cher camarade, etc...

Comment pourrait-on mieux prouver à notre correspondant combien son idée est intéressante qu'en lui donnant ici l'assurance de conserver précieusement sa lettre ?

PARFUM L. PIVER

POMPEIA PARIS

Dans l'impossibilité de distribuer à tous les poilus un parfum de grande marque, nous leur offrons ici en réduction l'étiquette bien connue des parfums de Piver. Ils n'auront alors qu'à coller cette étiquette sur un petit flacon rempli d'eau pour avoir l'illusion (tout au moins visuelle) de posséder quelques centilitres du parfum fameux. Nous convenons que cette solution n'est pas mirabolante et si par hasard on trouvait mieux...



Nous avons eu l'occasion déjà de publier ici le curieux dessin de cette fleur formant écran, dans lequel se trouve enclassé un anneau d'or. C'est à l'intérieur de cet anneau que sont gravés les deux vers célèbres de Mme Rosemonde Gérard :

Car vois-tu chaque jour je t'aime davantage  
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Or, quelques-uns de nos lecteurs désireux d'acquiescer l'original joyau, nous ont écrit pour nous le demander. Nous leur avons répondu — et le résultat a été merveilleux — que nous ne sommes nullement intéressés sur la vente de ce bijou et qu'ils veulent bien, pour tous renseignements, s'adresser à son éditeur, M. Baril, 130, rue de Turénne, à Paris.

1906 OFFICIER

JEAN BERTRAND

NANCY. 130

ARGENT 13.50 OUVRANT porte-photo 26 fr. PLAQUÉ OR 25 fr.

Chez tous les Bijoutiers

ÉDITIONS "SASPORTAS"

16, Boulevard Magenta, 16 PARIS

Rose de France

Medaillon Broché (à secret)

Argent 12.50 Or 18.50

14.50 20.50

Edouard SASPORTAS

16, Boulevard Magenta, Paris

DEMANDEZ

### LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1<sup>re</sup> Qualité : Marque Or. 2<sup>me</sup> Qualité : Marque rouge.

En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

ORFÈVRE "CHRISTOFLE"

### COUVERT DU POILU

ARGENT 6f.50

NON ARGENTÉ 3f.75

EN VENTE CHEZ NOS REPRÉSENTANTS ET CHEZ LES BIJOUTIERS HORLOGERS ORFÈVRES ETC.

MAISON SPÉCIALE DE VENTE À PARIS PAVILLON DU HANNOVER, 33 B<sup>is</sup> DES ITALIENS

MÉDICATION ALCALINE PRATIQUE

### COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

4 à 5 comprimés par verre d'eau

12 à 15 comprimés par litre

### Le DÉ de la GUERRE

Gravé par LASSERRE

En Argent, intérieur vermeil... 8 fr.

— rehaussé or... 10 fr.

En Or... 15 fr.

EN VENTE : LEBEVRE Fils Ainé

106-108, Rue de Rivoli, PARIS

ET CHEZ TOUS LES BIJOUTIERS-ORFÈVRES

Montres Longines

Élégantes et précises.

Le meilleur papier à cigarettes

### Zig-Zag

Cultivateurs qui êtes au front !

Facitez plus, après la guerre, de machines étrangères. Évitez les commandes aux nations étrangères.

Nous vous recommandons :

Nos Machines de Récolte : Faucheuses, Moissonneuses, Lieuses

Nos Machines de Labour : Brabants simples et doubles, système DOBLE.

ÉTABLISSEMENTS

### DOUË-CHAUBEY & C<sup>e</sup>

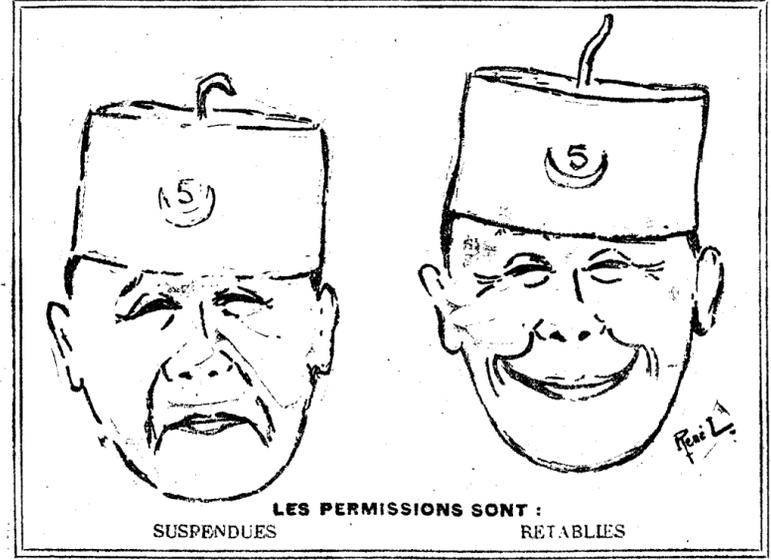
à VESOUL (Haute-Saône)

Nous avons eu l'occasion déjà de publier ici le curieux dessin de cette fleur formant écran, dans lequel se trouve enclassé un anneau d'or. C'est à l'intérieur de cet anneau que sont gravés les deux vers célèbres de Mme Rosemonde Gérard :

Car vois-tu chaque jour je t'aime davantage  
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Or, quelques-uns de nos lecteurs désireux d'acquiescer l'original joyau, nous ont écrit pour nous le demander. Nous leur avons répondu — et le résultat a été merveilleux — que nous ne sommes nullement intéressés sur la vente de ce bijou et qu'ils veulent bien, pour tous renseignements, s'adresser à son éditeur, M. Baril, 130, rue de Turénne, à Paris.

Soc. An. des Imp. Weillhoff et Roche, 16-18, rue N.-O. des Victoires, Paris.



LES PERMISSIONS SONT :

## PETITES ANNONCES

On demande un bon tourneur pour rétablir le tour des permissions.

Pour guérir d'une neurasthénie tenace, monsieur désire s'abonner au service d'informations de l'Agence Wolff. Ecrire conditions au Bureau du journal.

On demande pour les postes d'écoute du 230<sup>e</sup>, quelques caporaux et soldats ayant de grandes oreilles et deux aspirants pour expérimenter de nouveaux gaz asphyxiants.

Travaillant rue de la Paix comme « petite main », je cherche un officier riche pour vivre sur un « grand pied ». Ecrire Jacqueline V... Poste restante, rue des Capucines

Tirailleur sénégalais, bon cœur, bon homme, bon tout, cherche pour après-guerre place où il sera logé, nourri... blanchi. Ecrire M. Ben Ghassou, bureau journal.

Réformé de la guerre désire place interprète anglais qu'il parle « perfectly well ». Référence : est un lecteur assidu du « Martin ».

La Scie de la Division :

### N'allez pas là-bas...

## EN DEUXIÈMES LIGNES...

Indépendamment des épisodes héroïques de la ligne de feu, on rencontre aussi les à-côtés de la bataille, qu'il importe de noter à l'occasion pour donner de la lutte une vue d'ensemble vraie.

Une 14 H. P. se trouve subitement immobilisée en plein bois de X... par un accident grave, à une heure critique. Les Allemands arrivaient aux lisières de la forêt, et il ne semblait pas possible d'évacuer la voiture en temps utile, un remorqueur paraissant impraticable. Son pilote, le soldat J. R... prit les précautions d'usage : enlèvement d'un organe essentiel, destructions accessoires, et rendit compte de la chose à son chef, le lieutenant A... qui, accompagné de ce pilote, du brigadier-mécanicien Lavour et du soldat Pénicot, partit aussitôt dans l'espoir de ramener ce matériel endommagé.

L'avance allemande ayant été maintenue par nos troupes à la lisière de la forêt, la voiture était encore dans nos lignes. Grâce à un ingénieux dispositif de fortune, elle fut rapidement remise sur roues, et remorquée à l'arrière, échappant à toute avance éventuelle de l'ennemi.

Ménu fait, dira-t-on, que ce banal fait-divers... Sans doute. Il n'a certes influé, ni sur le résultat de la bataille, ni sur son développement. Il montre cependant que, lorsque des opérations importantes sont engagées — et c'est ici la morale de l'histoire — tous les services donnent, avec une initiative et un dévouement parfaits, leur part d'efforts, et font face, sans arrêt, à de multiples problèmes au milieu, parfois, des circonstances les plus adverses.

J. BLANCHARD.

**LOIN DES YEUX... PRÈS DU CŒUR !**

Ils sont nombreux ceux qui, ayant quitté la 74<sup>e</sup>, nous écrivent pour nous demander ce que devient la Division : chasseurs de nos anciens B. C. P., poilus du 22<sup>e</sup>, du 33<sup>e</sup>, voire même du 37<sup>e</sup> territorial.

D'une lettre reçue ces derniers jours d'un officier du 33<sup>e</sup>, le lieutenant J. Labiesse, évacué voici deux ans à la suite d'une grave blessure et qui se trouve encore en traitement à l'hôpital Le Mont-des-Oiseaux, par Hyères, nous extrayons ces lignes :

Grâce à lui (le Rire aux Eclats) je conserve la liaison avec des régiments, des chefs, des camarades que j'ai dû quitter depuis bientôt deux ans et j'applaudis, avec émotion, avec fierté lorsque cette belle division, à laquelle j'ai appartenu depuis 1914, se couvre de gloire.

Durant les longs mois d'immobilité que m'imposait ma blessure, toutes mes pensées allaient à mes anciens camarades de combat et lorsque me parvenait le Rire aux Eclats je le parcourais avec joie, le montrant à mes compagnons d'infortune et leur disant avec quelle fierté : c'est le journal de ma division !

Mon régiment vous a quitté, les B. C. P. vous quittent aussi, mais personnellement, je reste toujours de la 74<sup>e</sup> l'admirant, glorifiant ses chefs, étant avec elle toujours, de cœur et d'esprit.

Et tous invariablement, réclament des nouvelles : rien en effet n'affermait mieux une affection solide que la distance et le temps.

Des nouvelles ?... en voici. Beaucoup sont bouleversées hélas ! La mort est la rançon de la guerre et la 74<sup>e</sup> division a fait beaucoup la guerre ces derniers mois.

Le commandant Picaut, déjà blessé lors des opérations de fin mai, a été tué d'une balle tirée à bout portant au cours de la dernière bataille. Toujours à la tête de son bataillon, il avait su inspirer à ses hommes, par l'exemple d'un courage intrépide et par une science militaire fertile en ressources, la plus absolue confiance. La profonde consternation qu'ils ont ressentie en apprenant sa mort est le plus bel hommage qu'on puisse rendre au glorieux officier tombé au milieu d'eux, en premières lignes, comme un soldat et comme un chef.

Le capitaine Condamin, dont le nom était devenu synonyme ici de vaillance et de témérité et qui, à la tête de la compagnie franche, dirigeait jadis tant de coups de main audacieux, a trouvé, lui aussi, la mort au cours de la dernière bataille.

Dans l'offensive allemande du 27 mai, il s'était battu comme un lion. Son éloignement momentané avait exaspéré encore sa fougue coutumière. Les poilus qui l'adoraient l'appelaient familièrement « le patron ». Sa mort aura été ce que fut sa vie : simple, droite, utile... c'est une grande et noble figure qui disparaît.

Combien d'autres, hélas ! gradés ou simples poilus, ont payé à l'heure présente le tribut suprême ? Le nom du capitaine Lasbège, du régiment de tirailleurs, figure également sur la funèbre liste, et tous ceux qui ont connu cet officier arrivé depuis peu à la division, lui rendent le plus émouvant hommage.

Toutes les nouvelles ne sont pas, heureusement, aussi sombres : le lieutenant Westphal, du 230<sup>e</sup>, récemment promu capitaine, a été blessé gravement, mais il est à présent hors de danger. Le capitaine d'Hausen, légèrement blessé, commande aujourd'hui un bataillon du 230 : sa belle conduite au cours de certaines circonstances critiques de fin mai, a été remarquable et fort justement remarquée. Et puis il y a aussi les départs : celui du chef de bataillon Imbert qui a pris, avec le grade de lieutenant-colonel, le commandement d'un régiment dans une division voisine, du capitaine Vieillard qui, après quatre ans passés à la division, est parti pour le G. Q. G. de l'armée américaine où son expérience rendra — si les difficultés de la langue ne sont pas un trop grand obstacle — les plus éminents services, de l'Ambulance chirurgicale 1/44 et de son médecin-chef, le Dr Rigal qui, à la suite d'une mesure générale récente, s'installent dans un secteur fixe, enfin du Dr Theoris, médecin divisionnaire, qui est passé au corps d'armée.

Voici ce me semble bien, des nouvelles. Si les « anciens » ne nous oublient pas, de notre côté nous conservons fidèlement leur souvenir. Et nos pensées, suivant le vers du poète :

Se croisent dans la nuit, divin oiseau du cœur.

**Pour amuser les poilus...**

Nous soumettons à la sagacité de nos lecteurs ces trois problèmes troublants que veut bien nous communiquer un officier.

**Un monsieur très bien mis se présente au couvent de V... et demande à parler à une jeune nonne. On l'introduit au parloir. Peu de temps après vingt oreilles collées aux portes donnant sur ce parloir perçoivent distinctement le bruit d'un baiser. La supérieure aussitôt prévenue fit mander la jeune religieuse qui répondit sans se troubler. « Et pourquoi donc refuserais-tu de me laisser embrasser par l'homme dont la mère est la belle-mère de ma mère ? » Curieuse énigme... Qui pouvait être cet entreprenant visiteur ?**

Un vieil Algérien sentant sa mort prochaine fit venir ses neveux, leur parla sans témoins. Je légue 17 chameaux pour tout potage, leur dit-il : à Mohamed, mon neveu aîné, j'en donne la moitié ; à Ben Ghassi j'offre le tiers et au petit chenapan de Ygouri Hourri j'en légue un neuvième à titre d'encouragement. J'interdis le dépeçage de mes chameaux... Ah ! à propos, je donne en outre à ma belle-mère, le droit de suivre mon corbillard le jour de mes obsèques.

Comme on ne peut prendre 1/2, 1/3 et 1/9 de 17 sans arriver à des fractions (voir le traité d'arithmétique de Castagné) on demande comment les trois compères ont résolu le problème.

Un âne est abandonné dans une petite île déserte et désire regagner le rivage d'une terre voisine située à 3 kilomètres, mais l'eau à franchir est profonde (15 mètres) et comme il ne sait pas nager et qu'aucun secours ne lui vient, comment fait-il pour parvenir à ses fins ?

Les réponses seront publiées dans le prochain numéro, mais nous tenons dès maintenant à dégager la responsabilité du journal pour les cas de méningite pouvant se déclarer chez ceux de nos lecteurs qui se passionneront à ces laborieuses recherches.

**LA MARNE 1918**



— Eh bien, les flassés !... est-ce qu'on est encore un peu là ?..

**Parisette au Front**

A l'occasion de la reprise régulière des permissions de détente, les marraines sont autorisées à passer leurs vacances au front.

« Les Journaux »

**Air : Loulou de Polygamie**

**I**

Sitôt reçu ton mot charmant  
J'ai tout quitté, mon cher amant,  
Pour accourir à ton invite.  
Que d'ennuis pour le saut-conduit,  
Puis j'ai dû voyager la nuit  
Dans un train qui n'allait pas vite.  
Aussi, ne ris pas, mon amour,  
Si tu me vois le premier jour  
Par la mitraille effarouchée.  
D'un début c'est un peu l'émoi,  
Je m'habituerai, près de toi,  
A tous les bruits de la tranchée.

**II**

Tu fis, pour mieux me recevoir  
De ta guitoune un reposoir  
Nous y cacherons nos caresses.  
Dans un tête-à-tête amoureux  
Nous y rattrapons tous les deux  
Les mots câlins et les parresses  
Et retrouvant, fluët, discret,  
De l'heureux temps le cher secret.  
Petite cagna de Champagne  
A mon tour je veux te garnir  
De jolis projets d'avenir,  
De rêves... châteaux en Espagne.

**III**

Pour éclairer notre bonheur,  
Un rayon de lune enjôleur  
Suspend ses légers filigranes  
Et, par instant, n'entends-tu pas  
Les obus imiter tout bas  
Les pleurs indolents des tziganes.  
On se croirait, comme autrefois  
A l'Armenonville, au « Chinois ».  
Hélas ! dans un frofrouf de robe,  
Je parlirai ne te laissant  
Que le souvenir languissant  
De l'être aimé qui se dérobe...

**IV**

Allons ! chassons le noir cafard,  
Profitions tous deux, sans retard,  
De cette agréable soirée.  
Mais ne ris pas, mon cher amour,  
Si tu me vois au petit jour,  
La figure un peu chiffonnée.  
C'est qu'il m'a fallu simplement,  
Sitôt reçu ton mot charmant,  
Pour accourir à ton invite,  
Aller chercher mon saut-conduit  
Et voyager toute la nuit  
Dans un train qui n'allait pas vite...

M. P.

**Trois Décisions**

**Inventions boches.** — Les Boches, disent les journaux, viennent de composer un nouveau gaz, le « gaz gonflant ». Les soldats qui absorbent ce gaz gonflent immédiatement et s'envolent tel un ballon. L'ennemi compte sur cette nouvelle invention pour dégarnir notre front dont tous les soldats se trouveraient subitement à plusieurs centaines de mètres d'altitude dans les airs.

Notre haut commandement a en conséquence, ordonné de donner à chaque poilu deux obus. Dès que le soldat-balloon sentira un vent favorable le transportant au-dessus des lignes ennemies, il lâchera ses deux obus.

On prévoit ainsi aisément la destruction instantanée de l'armée allemande par ce bombardement intensif à raison de deux obus par homme. Chaque soldat ayant lâché ses deux obus n'aura plus qu'à s'introduire le doigt dans le gosier afin de laisser échapper petit à petit le gaz absorbé, ce qui le fera descendre progressivement jusqu'à ce que l'armée française se trouve ainsi transportée d'un seul bloc en Allemagne qui verra du même coup son armée détruite et son envahissement par nos soldats... et c'est ainsi que finira la guerre et que l'aigle du kaiser tombera sur son « bec... de gaz » !

**Sage précaution.** — Le préfet de police de la Seine ayant constaté le nombre croissant d'accidents de personnes et de dégâts matériels occasionnés par les avions boches vient de faire afficher une circulaire interdisant jusqu'à nouvel ordre les raids de Gothas au-dessus de la région parisienne. On ne peut qu'approuver cette décision malgré la perturbation qu'elle apportera aux habitudes nocturnes des Parisiens.

**Mesure de sécurité.** — Plusieurs personnes laissant leurs lumières allumées pendant le raid des Gothas, le comité de défense du camp retranché de Paris vient de décider de ne mettre dans le commerce que du pétrole contenant une moitié d'encre de Chine. De cette façon, les lampes ne projetant plus que de la lumière noire, les habitants pourront les laisser allumées et continuer à lire leur journal sans crainte de se faire pépérer.

GÉRESSE.

**Les Potins de la Division**

(suite)

Baray, du 230, avec sa médaille militaire et ses 9 citations, est une figure bien connue du régiment et même de la division tout entière. Il a pris part à toutes les grosses actions : Reillon, Verdun, Soissons, etc., etc.

A ses moments perdus, il se transforme en coiffeur ou va chercher les journaux à l'arrière, et c'est une chose peu banale de voir le glorieux soldat répandre autour de lui des feuilles qui, parfois commentent un communiqué écrit en partie par sa vaillance et celle de ses compagnons d'armes.

Une chose pourtant gâte cette noble figure de soldat : on ne lui connaît pas de défaut !

C'est un officier du 299<sup>e</sup>, au regard pur, à l'allure martiale et dégagée, Sportsman eclectique, il a fait du cheval et de la course à pied, de la boxe et de l'aviron, du golf et de l'épée, il a fait aussi des ascensions en ballon libre et tout comme le capitaine Rou... s'est même offert une observation prolongée en « saucisse » !

Au cours de sa dernière permission il fut présenté sur un « court » de tennis à sa partenaire, une ravissante jeune fille américaine, qui est une admiratrice passionnée de la France et témoigne d'une exaltation sans bornes pour la bravoure de ses soldats.

La partie de tennis terminée, on causa. La conversation roula naturellement sur la guerre.

La jeune et gracieuse Américaine pressait de questions l'officier, provoquant des récits de combats qu'elle suivait avec une attention grandissante. Quand elle sut que lors du passage de l'Aisne il avait reçu au poignet une balle de mitrailleuse, elle lui demanda dans un élan d'enthousiasme ingénu, la permission d'embrasser la blessure glorieuse à peine cicatrisée...

Et le héros de l'histoire revenu ces jours-ci à la division, ne peut se défendre, en évoquant cet instant délicieux, d'un regret amer... il reste inconsolable, lui, l'officier au regard pur, de n'avoir pas dit à la jeune fille si tendre et si jolie, qu'il avait été blessé au visage... tout près des lèvres...

Nous avons le plaisir d'annoncer qu'un de nos plus assidus lecteurs vient d'être élevé à la dignité de maréchal de France (1).

Des opérations sont en cours. Un officier le capitaine N... déplie une carte de grand format, l'étend sur une table proche et, le crayon à la main, se livre à de profonds et minutieux calculs. On le voit décrire du geste des lignes droites et des courbes, puis s'arrêter et reprendre son méticuleux travail non sans avoir inscrit entre deux pauses, sur une simple feuille de papier blanc, quelques notes hâtives. Un cycliste arrive, porteur d'un pli. Il y a une réponse. L'officier prend connaissance du message, tire de sa poche un stylo, rédige la réponse demandée pendant que le cyclote dort le regard ére sans but devant lui, est tiré de son indifférence par ce titre qui figure en tête de la carte dépliée :

**CARTE ROUTIÈRE**

de la section Nord-Ouest

Cabourg, Trouville, Fécamp, Dieppe, etc... C'était le capitaine N... qui, à la veille de partir en permission, préparait dans ses moindres détails l'itinéraire de la randonnée en auto projetée pour ses dix jours réglementaires...

Quand nous allons au repos près de la capitale, notre emploi du temps est généralement fait de la sorte :

- 1° Envoi d'un télégramme : « Viens vite, doux baisers » ;
- 2° Recherche d'une chambre un peu à l'écart mais cependant... pas trop loin du cantonnement ;
- 3° Arrivée à la gare trois quarts d'heure en avance ;
- 4°
- 5° Visite quotidienne, en coup de vent, à son unité, pour savoir « s'il n'y a rien de nouveau ». Amabilité plus grande que de coutume à l'égard des chefs — complices indulgents — et des camarades — qui s'appuient tout le turbin ! — Les bons amis ne manquent jamais de vous parler des bruits de départ... ;
- 6° Dès que ces bruits de départ mal fondés cessent, l'ordre officiel de départ arrive ;
- 7° Galopade jusqu'à la gare où l'on arrive tout essoufflé, quelques secondes avant le départ du train ;
- 8° Retour au cantonnement. Préparatifs faits en silence. Cafard.

Au commencement de notre séjour à Luzarches, nous nous sommes rendus certain jour à l'arrivée du train de Paris. Noté au hasard dans la foule :

Mme B... toute guillerette de revoir son mari qu'elle n'avait pas vu depuis cinq mois ; Mme F... qui embrasse le sien d'une façon tout à fait impressionnante ; Mme F... vêtue d'une robe de taffetas noir avec entredeux de Valenciennes ; Mme T... dont le manche d'ombrelle, surchargé de cerises, fait sensation ; Mme C... qui remorque un bambin de trois ans en lui disant : « Si tu ne te tiens pas mieux, je dirai tout à ton père » ; Mlle... pardon, Mme J... qui arrive toute pleine de légitimes espoirs ; Mme A... qui descend lentement de son wagon de 1<sup>re</sup> classe ; Mme F... encombrée d'une demi-douzaine de cartons à chapeaux ; M. et Mme V... qui ont accouru voir leur enfant sorti sain et sauf de la bataille et qui, après l'avoir embrassé longuement... longuement, lui chargent les bras de multiples douceurs apportées à son intention ; Mme X... M. Y... Mme Z..., que sais-je encore ?

Ah ! si les gares de France avaient une âme, de quels spectacles n'auraient-elles pas été les témoins depuis quatre ans ? Mais les gares n'ont pas d'âme, leur psychologie est nulle, elles sont aveugles, sourdes, et ne sauront rien jamais de ce qui se passe et de ce qui se chuchote autour d'elles... On peut d'ailleurs en dire autant — si l'on en croit le refrain chanté par tous les poilus de France — du chef de gare lui-même !...

(1) Il s'agit — on l'aura peut-être deviné — du maréchal Foch, qui s'est abonné au Rire aux Eclats en septembre 1916.

**La Presse du Front**

« L'Intransigeant » du 29 juillet dernier publiait, dans ses échos, ces quelques lignes nécrologiques :

Hélas ! l'Echo des Gourbis, l'un des meilleurs et des plus anciens journaux du front a vécu ! Et c'est triste qu'il n'ait pu poursuivre sa carrière faute de ressources. Voilà qui donnera de nombreux remords à quelques-uns.

On n'a pas fait pour la presse poïlue ce qui lui était dû.

L'Echo des Gourbis eut un moment un tirage de 30.000 exemplaires. Presque tous étaient distribués gratuitement dans les lignes et aux hôpitaux.

En trois années, la rédaction publia 34 numéros.

On eut de jolies idées à l'Echo des Gourbis, nos lecteurs doivent s'en souvenir : les permissions pour tous, la Cocarde de Mimi Pinson devenue vite populaire, le calendrier des gourbis, le monument aux journalistes du front tombés au Champ d'honneur.

Doit-on perdre l'espoir de voir bientôt, grâce à quelque aide magnifique, une seconde série du vaillant petit journal ?

Il est assez inquiétant de voir s'éteindre un à un nos confrères du front : ce sont de bons agents du moral.

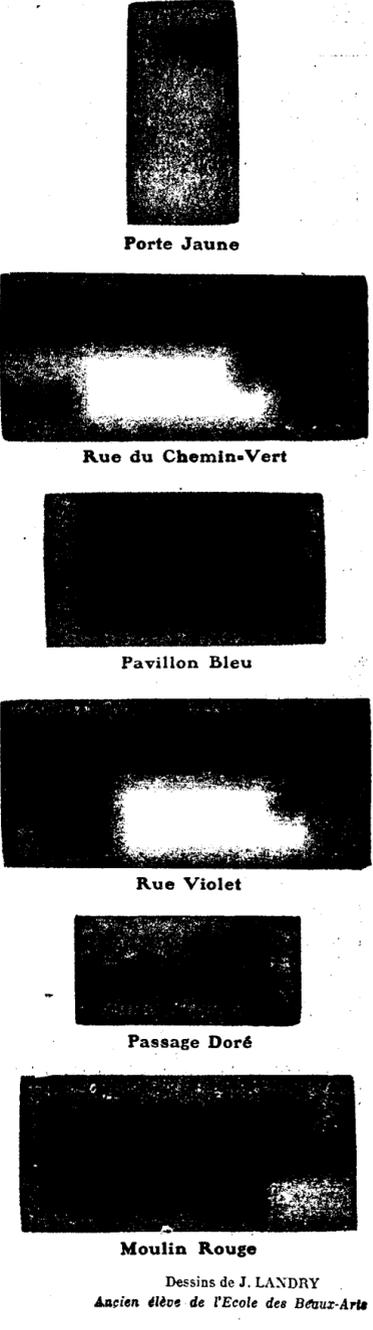
Voilà qui est bien dit, cher et grand confrère. Au cours des dernières semaines de nombreux journaux poilus ont, en effet, cessé de paraître pour les mêmes causes. L'automne qui, déjà, point à l'horizon, donne le signal de la chute des feuilles... Celles du front, éminemment périssables, ne font que suivre le sort commun.

Le Rire aux Eclats compte fermement, si Dieu lui prête vie, franchir ce cap redoutable et terminer sa deuxième année d'abonnement (février-mars 1917), mais la diminution de ses recettes, l'augmentation de ses dépenses et surtout la difficulté croissante de se procurer les matériaux nécessaires à son tirage l'emporteront sur sa persévérante bonne volonté : à cette époque ses dirigeants n'entreprendront pas une nouvelle année de publication.

Ce n'est pas se bercer d'un impossible espoir que de croire, d'ailleurs, pour cette date à une victoire toute proche... si ce vœu se réalise notre journal mourra de sa mort naturelle faute d'une raison d'exister.

Mais ce ne sera pas sans tristesse que nous laisserons ensevelir dans l'ombre du passé ce petit Rire aux Eclats à qui nous avons consacré le meilleur de nous-mêmes. Et quand une ou deux années auront jeté sur son titre claironnant — qui sera bien vieux déjà et bien fané — le grand voile de l'oubli, nous pourrions nous estimer fort heureux, si ses anciens lecteurs répondent à son sujet : « Le Rire aux Eclats ?... mais je connais cela... Ou diable ai-je vu ce nom-là ?... N'est-ce pas le titre d'une revue jouée jadis aux Folies-Bergère ?... Ah ! non, j'y suis à présent... c'est ce journal que des soldats faisaient pendant la guerre pour rire et s'amuser... Et ma foi, il n'était pas toujours si mal !... »

**Divers aspects de Paris et environs pendant un raid de Gothas**



Porte Jaune

Rue du Chemin-Vert

Pavillon Bleu

Rue Violet

Passage Doré

Moulin Rouge

Dessins de J. LANDRY  
Ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts

**N'ALLEZ PAS LA-BAS...**

